



VOL. VI.—No. 15.

MONTREAL, JEUDI, 15 AVRIL 1875

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
 PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

LE RÉVÉREND A. L. BARBARIN

Encore une de ces natures d'élite, un de ces nobles caractères dont la vertu modeste, se dérochant à toute popularité, fuyant le bruit, ne recherchait que l'ombre et le silence, et que l'impitoyable mort vient d'enlever de ce monde !

En perdant M. Barbarin, dont la vie, il y a quelques semaines, s'est doucement éteinte à Marseille, auprès de la sainte femme qui lui donna le jour, la Communauté de St. Sulpice perd un de ses membres les plus anciens, un des plus justement vénérés ; les pauvres, un de leurs bienfaiteurs, et la ville de Montréal, au milieu de laquelle un séjour de près de quarante ans l'avait naturalisé citoyen, une des physionomies les plus populaires, une des plus aimables et des plus sympathiques.

Chaque dimanche, quand, tout entier à ses pénibles fonctions de maître de chapelle, il dirigeait les chœurs de la voix et du geste, ajoutant ainsi à la solennité des offices ; ou bien lorsque, profitant d'un crépuscule propice à de charitables desseins, il passait d'un pas allourdi et fatigué par l'âge à travers les étroites ruelles des quartiers pauvres, qui jamais eût dit à voir cet humble vieillard chantant ou cheminant, qu'il était l'arrière-petit-fils d'une lignée de princes, le descendant d'une des plus anciennes et des plus nobles familles d'Italie ?

Oui, ce simple prêtre, si doux, si affable, si humble, appartenait à une illustre maison, laquelle compte au nombre de ses aïeux un général des galères pontificales, trois cardinaux, et le pape Urbain VIII.

A donner ces détails nous éprouvons comme une sorte de gêne, nous ne savons quel sentiment d'embarras ; car le souvenir du regretté M. Barbarin nous reste trop vif et trop présent pour ignorer que, lui, vivant, nous reprocherait la publication de ces notes comme indiscrettes, susceptibles de provoquer chez lui certaine vanité, et par là induire le prochain en tentation.

Le motif qui nous fait pour ainsi dire violer ses secrets de famille, c'est qu'aujourd'hui rien des souffles d'ici-bas ne peut atteindre l'âme de feu M. Barbarin, et que tous ceux qui l'ont connu sentiront, à la lecture de cette esquisse biographique, augmenter pour cet homme de bien, les uns leur respect, les autres leur reconnaissance.

Cette existence si bien remplie, cet apostolat de quarante années au Canada, renferment des enseignements et offrent

un exemple dont l'irrésistible attrait suffira peut-être à féconder des germes ensevelis et précieux !

L'humilité de la vie de feu M. Barbarin ne persuaderait-elle qu'un seul d'entre nous de ce que peut l'esprit de sacrifice, qu'il nous pardonnerait en faveur de ce peu de bien.

Si Dieu permet la chose, ne sera-ce point là le plus bel hommage rendu à sa mémoire ? Et n'y a-t-il pas dans cette tentative comme une supercherie pieuse, un moyen détourné de servir encore ses frères par de-là le tombeau ?

Nous le croyons, et c'est à cette pensée que nous obéissons en mêlant ici à de justes regrets, quelques détails biographiques.

Le nom des Barberini, dont la langue française et la prononciation provençale modifièrent la deuxième syllabe et supprimèrent, le temps aidant, la désinence finale *i*, est celui d'une vieille famille toscane originaire du bourg Barberino, d'où son nom.

L'ancêtre le plus ancien que mentionne l'histoire, est François Barberino, savant, jurisconsulte et poète de la fin du onzième siècle, et que les fastes littéraires proclament un des poètes les plus distingués de l'époque. Ce fut un des précurseurs de Pétrarque et de Dante, un de ceux dont les travaux contribuèrent à la formation de cette belle langue qu'illustrèrent plus tard les œuvres d'une pléiade célèbre : Boccace, l'Arioste, Le Tasse, Machiavel, Guichardin, outre les deux maîtres déjà nommés.

Ce François Barberino remporta même, à un concours poétique ouvert à Florence en 1313, le laurier d'or, distinction inconnue jusqu'à ce jour, et qu'il obtint par un privilège spécial du pontife alors régnant, Clément V.

Jusqu'au dix-septième siècle, nul fait saillant ne révèle l'existence de la famille ; mais il est à présumer que ni les événements ni le temps ne l'avaient fait déchoir, puisqu'en l'année 1623, Maffeo Barberino, succédant à Grégoire XV, monta sur le trône pontifical sous le nom d'Urbain VIII, et que trois de ses neveux, les cardinaux François, les deux Antoine, tous trois frères, devenaient princes de l'Église.

A la mort de ce pontife, qui, tout en gouvernant l'Église, cultiva les lettres latines et la poésie italienne, survinrent des troubles civils à la suite desquels la famille émigra en France, où le cardinal Mazarin, son ami, l'accueillit avec faveur.

Comme armes, les Barberini, portent dans leur blason trois abeilles sur champ d'azur. Telle est la souche, italienne et fran-

çaise à la fois, d'où la famille Barbarin tire son origine.

Quant au Révérend Arsène-Lazarre Barbarin, il naquit à Marseille, le 6 novembre de cette année mémorable où la fortune trahissait dans Moscou même, pour la première fois, le génie d'un grand capitaine, c'est-à-dire en 1812.

Élevé par les soins et sous les yeux attentifs d'une mère aussi pieuse qu'instruite, le jeune Lazarre, docile aux leçons de cette Monique moderne, s'inspirant des traditions de sa famille, doué d'un goût fort vif pour les lettres, possédait, à l'heure où la plupart bégayaient les premiers éléments des lettres ou des sciences, une instruction solide.

Désireuse de le voir embrasser une carrière dans laquelle quelques-uns de ses ancêtres avaient brillé, le barreau, et la famille redoutant les effets de l'enseignement universitaire, le jeune Barbarin fut placé à Aix, dans un établissement que les Jésuites, enseignant alors par la tolérance de l'Etat, dirigeaient sous le nom de Frères de Ste. Croix.

Rappeler ici son application, ses progrès dans les hautes études, parler de sa piété nous conduirait trop loin. Qu'il nous suffise de dire que le hasard nous ayant conduit, quinze ans après, dans ce même pensionnat, nous retrouvâmes vivant dans le cœur des professeurs et parmi les traditions de l'école, le souvenir de l'élève Barbarin ; il était cité comme un modèle et offert en exemple dans toutes les classes qu'il avait suivies.

Que de fois, nous entretenant, à Montréal, de ces maîtres communs de notre jeunesse, nous vîmes se mouiller ses yeux et eût-dîmes s'attendrir sa voix à la seule évocation de ce passé !

Ses études achevées, comme la science du droit facilite, en France, l'accès de toutes les charges publiques, M. Barbarin suivit pendant quatre années les cours de la Faculté d'Aix et obtint, au bout de ce temps, le grade de licencié en droit.

L'aïeul François Barberino dût être content. Son arrière-petit-fils pouvait, soit entrer dans la diplomatie, où son nom, sa fortune et ses alliances lui assuraient d'avance les hauts emplois, soit dans l'administration, ou rester avocat, devenir parfait notaire, ou bien concourir pour la barrette de docteur et suivre la profession dont l'ancêtre avait été au douzième siècle une des lumières.

Fut-il pris tout à coup du dégoût du monde ? céda-t-il à l'appel de cette voix intérieure qu'on appelle la vocation, ou à

la force des souvenirs d'une éducation profondément religieuse ?

Comment cela advint-il ? nous l'ignorons. Mais, quoi qu'il en soit, le 7 octobre 1838, nous retrouvons, sous les grandes galeries qui entourent la cour intérieure du Séminaire St. Sulpice de Paris, l'élegant avocat, le musicien distingué, condisciple de Félicien David à la maîtrise de l'archevêché d'Aix ; nous retrouvons, disons-nous, l'homme du monde vêtu de la robe du lévite, et se préparant par de fortes études à la prêtrise, qu'il reçut le 7 octobre 1841.

Huit mois plus tard, presque jour pour jour, le nouvel apôtre arrivait à Montréal, le 24 juin 1842.

En Canada, sa vie se passa entre les devoirs du saint ministère, les labours du professorat—il fut chargé pendant quinze ans du cours de rhétorique au collège de Montréal—et la direction de la maîtrise de Notre-Dame, qu'il prit dès 1855 et dont on peut dire qu'il fut le fondateur.

Comme prêtre, il partagea avec ses compagnons les charges du service ; et quelle que soit la fonction spéciale dont le supérieur vous honore, chacune d'elles est loin d'être une sinécure.

En sa qualité de professeur de rhétorique, il enseigna toute une génération. Interrogez un de ses anciens élèves et vous saurez avec quel soin, quelle méthode il préparait ses leçons. Ses cours devenaient des heures de délassement, pendant lesquelles le savant maître déroulait aux auditeurs surpris et charmés tous les trésors de l'anthologie grecque ou romaine.

Et quelle mémoire prodigieuse ! M. Barbarin savait par cœur presque tous les poètes latins ; quant aux auteurs français, leurs œuvres lui étaient si familières qu'il récitait le morceau, vous en indiquant le tome, la page et la ligne. Avec cette culture d'esprit, il possédait un goût délicat, une sensibilité exquise, et par-dessus tout l'enthousiasme pour le bon et le beau.

Si nous envisageons le maître de chapelle, nous trouvons de nouveau cette vive intelligence, cette activité cérébrale étonnante, se jouant des difficultés de l'art. Composition, harmonie, fugue, chant sacré et chant profane, tout lui était familier : les instruments aussi bien que les œuvres des maîtres.

On retrouvait enfin dans ces facultés multiples, cette finesse de conception, cette souplesse de moyens, cette chaleur d'imagination unie à cette mesure parfaite qui a de tout temps distingué le vrai génie italien. Chez M. Barbarin, ces diverses aptitudes étaient comme un